C’est l’homme qui a peur, sinon, il n’y a rien.

La Nàdleehi et les deux zonbis savants

Chapitre II : Où, l’une de nos trois compères, dégrafe son corsage et décide du déroulement de la soirée et de son heureux dénouement.

Toutes ces belles paroles s’éparpillièrent tel un vol de chiroptères et un grand silence se fit jour dans la nuit qui commençait à tomber sur l’ancien cimetière. Les lampions multicolores se balançaient doucement bercés par un petit vent frais chargé de lourdes senteurs des tubéreuses.

Les piñas, cuisaient doucement dans les palenques, couvertes de pierres chaudes, de feuilles d'agave, de petate et de terre, le mezquite se consumant dégageait une odeur acre.

La femme Nàdleehì, avec sa fine dague en obsidienne vert opaline piqua adroitement un vers luisant qui s’était aventuré sur le vaste canapé en écaille de pangolin bleu maussade. Elle le prit délicatement et le place au centre de son front. Une lueur dans ses pupilles émeraudes lui donna soudainement l’apparence du dieu au troisième oeil (Jnana-chakshus) Shishupala.

« Mon nom est Saahkòmaapi’aakììkoan, je suis une «Winyanktehca » Lakotas du 14e siècle.

Ma devise est :

« La science aveugle laboure des terres stériles, la foi folle vit le rêve de son culte, un dieu nouveau n'est qu'un mot, ne crois pas, ne cherche pas : tout est occulte. »

Ce qui me plais est de, pendant les brefs intervalles où notre espèce supporte d'interrompre son labeur de ruche, saisir l'essence de ce qu'elle fut et continue d'être, en deçà de la pensée et au delà de la société :

dans la contemplation d'un minéral plus beau que toutes nos oeuvres ; dans le parfum, plus savant que nos livres, respiré au creux d'un lis ; ou dans le clin d'oeil alourdi de patience, de sérénité et de pardon réciproque, qu'une entente involontaire permet parfois d'échanger avec un chat.

Je me dit bokononiste.

Notre gourou s'appelle Kurt Vonnegut.

La consigne, dès notre mort, quand on se retrouve devant le grand Tout, le créateur des mondes, celui dont on ne doit jamais prononcer le nom, est de lui dire, avant même qu'il est eu le temps de nous juger :

« Merde j'ai laissé ma caisse garée en double file. ».

C'est notre joker, notre mantra, il est bluffé et obligé de nous la jouer « Second Life ».

Pour nous autres bokononistes, la Mort n'existe pas.

Non, je déconne, pas plus que la Mort, Dieu n'existe. Ce n'est pour moi, juste qu'à preuve du contraire, que deux mots du dico. La Mort, je sais bien que je vais terminer en steake haché, mais c'est quoi ? Ne pas être en vie. Je connais cela déjà, depuis fort longtemps, jusqu'à ma naissance. ça c'est bien terminé, alors quoi ? On va pas en faire tout un fromage.

Quand à Dieu, par contre, aucun souvenir. On nous raconte des tas d'histoires pas poss, un quidam qui est partout à la fois, a tous les pouvoirs magiques, super sympa et pourtant 40.000 enfants meurent de faim tous les jours. Ils ont merdé ou c'est pour que le Paradis soit plus intense ?

Et il est tout fou-fou dès qu'il s'agit d'histoire de fesses. Je peux comprendre, lui ne connait l'effet que ça fait, en vrai. Il lui faudrait un partenaire avec une pine ça comme pour l'honorer. Du coup, dès que tu te touche la bite, il est planqué derrière la table de chevet, à mater que tu as bien prévu le paquet de Cleanex pour pas te laisser aller à t'essuyer avec les rideaux.

Et en plus susceptible comme une gonzesse. Pour la moindre histoire d'anus et de phallus, c'est le grand jeu, les statues de sel et le Déluge. Depuis il s'est calmé ou il reprends des forces. Les seuls miracles qu'il arrive à produire de nos jours, est d'envoyer le petit Jesus se réincarner dans une croute de toast grillé quand l'on a oublié de débrancher le grille pain.

Bref, « Du Rififi chez les Dingos ».

Bon, qui paye la prochaine tournée ? Toi le calé en maths, un truc qui me chiffonne, c'est vôtre propension à inventer des choses qui n'existe pas. Déjà, inventer...

Exemple, l'Entropie, tu sais le Second Principe de la Thermodynamique, cette force sournoise qui va disperser les galaxies en bouillabaisse, elle n'existe pas.

C'est juste la faute à pas de chance, cela devrait se produire, avec une meilleur probabilité que quand par hasard, un bout de l'Univers se structure, comètes, trou noir et consort réunis, pour proprement former en 12 dimension et en Code Morse international:

« C'est l'homme qui a peur, sinon il n'y a rien. ».

Et pourtant à ce que je sache, personne n'a mis un numéro sur le Principe du Hasard Nous Ramène A La Raison A L'Insus De Son Plein Gré.

Le scientifique : « Je t’explique, quand tu travaille, tu le fait sérieusement. Tu n’a pas le temps de t’occuper d’une chiure de mouche, dans un coin de ta table à dessin. Tu fais comme si elle venait de s’envoler et tu pose calmement ta grosse règle en métal.

L’humour j’ai rien contre. ça me laisse espérer que si, quelques uns d’entre nous finissent par obtenir ton accord, pour te sodomiser, cela se passera dans la bonne humeur. »

La Nàdleehì:

« Tu va bien jouir quand je te prendrai idem avec mon gode-ceinture spécial fait main.

J’ai un ami, Gérard Tintin il n’est pas scientifique du tout du tout je te rassure, il travaille dans la fiction documentaire, c’est pour dire.

Un soir, au bouge « Le Larron », autour d’une bonne bouteille qu’il partage avec ses amis scientifiques, il demande : « Au fait, il y a t-il plus de morts que de vivants sur la terre ? ». Personne n’a su lui répondre. Ils ont dû faire mouliner les ordis et la réponse est : kif kif. C’est plus prudent. Il ne faudrait pas, si l’on souhaite se réincarner, commencer par une liste d’attente.

Pourquoi, les questions les plus simples et importantes, ce n’est pas vous qui les posaient ?

A la cafèt’ du Projet Manhattan, la multiplication des petits pains, était au menu ? Peut-être un ou deux amateurs voulaient y gouter mais ils

étaient super-timides, ou on les a vite convaincu de se remettre à la table à dessin pour que la Mort Nucléaire ait un peu de maintient au moment de décollage.

Et toi aussi, le penseur, tu manque de recul on dirait.

J’ai toujours sur moi deux trois contes de fée, histoire d’apprendre à lire et à écrire aux p’tits enfants. Ton Platon, dans Phedre, il conte une belle histoire que j’te cite :

J’ai donc ouï dire qu'il existait près de Naucratis, en Égypte, un des antiques dieux de ce pays, et qu'à ce dieu les Égyptiens consacrèrent l'oiseau qu'ils appelaient ibis. Ce dieu se nommait Theuth. C'est lui qui le premier inventa la science des nombres, le calcul, la géométrie, l'astronomie, le trictrac, les dés, et enfin l'écriture (*grammata*). Le roi Thamous régnait alors sur toute la contrée ; il habitait la grande ville de la Haute-Égypte que les Grecs appellent Thèbes l'égyptienne, comme ils nomment Ammon le dieu-roi Thamous. Theuth vint donc trouver ce roi pour lui montrer les arts qu'il avait inventés, et il lui dit qu'il fallait les répandre parmi les Égyptiens.

Le roi lui demanda de quelle utilité serait chacun des arts. Le dieu le renseigna ; et, selon qu'il les jugeait être un bien ou un mal, le roi approuvait ou blâmait. On dit que Thamous fit à Theuth beaucoup d'observations pour et contre chaque art. Il serait trop long de les exposer. Mais, quand on en vint à l'écriture : « Roi, lui dit Theuth, cette science rendra les Égyptiens plus savants et facilitera l'art de se souvenir, car j'ai trouvé un remède (*pharmakon*) pour soulager la science (*sophia*) et la mémoire. »

Et le roi répondit :

- Très ingénieux Theuth, tel homme est capable de créer les arts, et tel autre est à même de juger quel lot d'utilité ou de nocivité ils conféreront à ceux qui en feront usage. Et c'est ainsi que toi, père de l'écriture (*patêr ôn grammatôn*), tu lui attribues, par bienveillance, tout le contraire de ce qu'elle peut apporter.

Elle ne peut produire dans les âmes, en effet, que l'oubli de ce qu'elles savent en leur faisant négliger la mémoire. Parce qu'ils auront foi dans l'écriture, c'est par le dehors, par des empreintes étrangères, et non plus du dedans et du fond d'eux-mêmes, que les hommes chercheront à se ressouvenir.

Tu as trouvé le remède (*pharmakon*), non point pour enrichir la mémoire, mais pour conserver les souvenirs qu'elle a. Tu donnes à tes disciples la présomption qu'ils ont la science, non la science elle-même. Quand ils auront, en effet, beaucoup appris sans maître, ils s'imagineront devenus très savants, et ils ne seront pour la plupart que des ignorants de commerce incommode, des savants imaginaires (*doxosophoi*) au lieu de vrais savants.

Et il prends bien soin de mettre cet enseignement par écrit sachant qu'il va par là-même produire des savants imaginaires. Ce n'est pas la grande ciguë qui l'étouffe. »

Le philosophe :

« Je t’explique, Platon dans ses « contes de fées », retranscrit ses souvenirs de l’enseignement de Socrate. Il aurait peut-être voulu se contenter de les réciter, mais constant que d’autres disciples ont déjà commis le péché d’écrire, il corrige leurs oublis et erreurs sur le même terrain. »

La Nàdleehì :

« L’enseignement de Socrate peut se résumer à trois quatre schmilblick : l’elenchos, la maïeutique, le « Je sais que je ne sais rien » etc... Le reste est l’emballage cadeau .

tu connais l’histoire de lac Crater ?

les Klamath ont une légende qui parlent d’un volcan géant dominant le paysage où se trouve le lac aujourd’hui. Elle raconte que le dieu du volcan, empreint de beauté, avait menacé les Klamath de feu et de fureur si ils ne lui donnait pas une femme. Mais ils ont fait appel à leur protecteur Gmok’am’c qui a combattu le dieu du volcan, faisant finalement s'écrouler sa maison de montagne sur lui et la remplir d'eau. Les Klamath ont enseigné à chaque nouvelle génération l’importance d’éviter le lac Crater pour ne pas perturber le dieu maléfique qui s’y trouvait.

Les géologues ont déterminé que l'ancien volcan, le mont Mazama, entra en éruption et s'effondra sous son propre poids en formant une caldera profonde de 1 200 m.La création du lac Crater et de l'Île Wizard qui est au centre date de 7600 ans.

L'info importante portée un « conte de fée » s'est transmise de génération en génération par la parole, alors que l'enseignement de Socrate s'est dissous dans différents égos de ses disciples.

Mes petits oiseaux, je suis cruellement déçue, mais pas étonnée. Vous êtes tombé tous les deux dans ma souricière. Je vous ai demandé de vous mettre à poil, mais vous avez préféré rester confort, dans vos armures professionnelles. Je blaguais quand je vous ai chambré sur la philo et la science dur. J'y connais queude. Mais comme un seul abrutis vous vous êtes sentis agressé perso.

Et pour défendre vos deux maitres, Madame la Philosophie et Madame la Science, vous avez continué réciter vos sornettes apprises par coeur.

Quand à faire l'Amour au petit matin, qu'une chose soit bien claire : Pour moi aussi, l'Amour est un mot qui ne désigne rien de réel. Il y a deux prodigieuses occupations qui s'offrent à nous : Le sexe et l'amitié.

Le mieux est de pratiquer l'un sans l'autre. La musique au resto, cela me coupe l'appétit. Baiser avec un parfait inconnu, quel panard. Et les seules histoire d'amitié merveilleuses que je vis, sont avec d'autre

Winyanktehca, qui préfèrent presque exclusivement les beaux mecs. Quand le sexe ne vient pas pointer sa petite queue, l'amitié peut alors atteindre des sommets d'intensité et de pureté .

Mais si on la joue tiédasse, malgré l'avertissement de l'Apocalypse : « Soit brûlant ou glacial, mais si tu es tiède, l'Univers te vomira. », 50-50 amitiés et sexe, tout mélangé, est résumé par le mot Amour. Je n'ai même pas envie d'essayer. 10-15 %, à la rigueur, mais il faut de bonnes raisons.

Si vous avez envie d'un bon coup, n'ouvrez même pas vos petites gueules, tout passe par les cinq sens. Par contre, pour l'amitié, il faut m'en mettre plein la tronche, et de belles histoires, c'teplais. Le programme de la soirée sera donc sex et amitié. Et in fine, on verra qui passera à la casserole, et qui serra peut-être mon nouvel ami.

Ça donne donc, 5 hypothèses, une partouze étant toujours envisageable.

Ceci dit, j'ai toujours soif, et comme il n'y a eu encore ni vainqueur ni vaincu, c'est la tournée du Patron. On se reprends la même fiole de mezcal ?

Tavernière, idem. »

Une voix rauque derrière elle fit trembler les calandres, enjoliveurs et rétroviseurs qui tentaient de masquer les rayons de la naine rouge se couchant à l'horizon.

« Je viens de la déposer sur ta gauche ma minette. »

Fin du chapitre II

Note de l'éditeur :

Tout le chapitre II, est truffé d'inexactitudes, voire de mensonges éhontés ou fortuit :

Le dieu au troisième oeil (Jnana-chakshus), est Shiva :

Le Dieu Suprême, créateur, préservateur, destructeur, dissimulateur et révélateur.

Toi ma lectrice, je te connais un peu, tu le sais bien.

Shishupala est un enfant monstrueux, proche cousin du dieu Krishna, qui nait avec certes trois yeux et quatre bras, mais les organes superflus sont destinés à tomber d'eux-même lorsqu'il sera sur les genoux de son futur meurtrier.

Le jour où sa mère le pose sur les genoux du petit Krishna, Shishupala redevient un petit garçon avec deux bras et deux yeux. Sa mère obtient du jeune Krishna, qu'il épargne son cousin cent fois de suite.

Les deux cousins grandissent ensemble. Mais la veille du mariage de Shishupala avec la belle Rukmini, Krishna enlève la fiancée de son cousin et l'épouse.

Shishupala devient enragé, il insulte et offense son cousin tant qu'il peut. Patient, Krishna ne bronche pas. A la centième insulte, il se prépare. Et quand Shishupala, l'insulte pour la cent et unième fois, cette fois, Krishna entre en action. Un disque tranchant apparaît au bout de ses doigts et va trancher la tête du cousin insulteur.

Concernant la femme Winyanktehca, elle ne peut, en aucun cas se prénomer Saahkòmaapi'aakììkoan, car c'est un nom réservé aux hommes-femmes. De plus, elle ne peut être une Lakotas, car les Winyanktehca y étaient exclusivement des mâles. Elle ne peut être qu'une Navajo, seule tribu où les femmes-hommes étaient acceptées et donc serait une Nàdleehì.

Peut-être a-t-elle une bonne raison de dissimuler son vrai nom et la tribu à laquelle, elle appartient. Dans le doute, l'auteur nous ayant donné le droit de corriger son roman, nous en avons décidé de rectifier son nom.

De plus, cette introduction fourmille d’emprunts serviles à de grands romans, en particulier :

« La science aveugle laboure des terres stériles, la foi folle vit le rêve de son culte, un dieu nouveau n’est qu’un mot, ne crois pas, ne cherche pas : tout est occulte. » est extrait du poème « Noël » de Fernando Pessoa.

« Bleu maussade » est recopié de « Nocturne indien » de Antonio Tabucchi.

La Nàdleehì, elle même, n’a pas peur d’emprunter à des auteurs prestigieux ce qu’elle présente comme le fruit d’une profonde réflexion :

« Pas plus que l’individu n’est seul dans le groupe et que chaque société n’est seule parmi les autres, l’homme n’est seul dans l’univers. Lorsque l’arc-en-ciel des cultures humaines aura fini de s’abîmer dans le vide creusé par notre fureur ; tant que nous serons là et qu’il existera un monde – cette arche ténue qui nous relie à l’inaccessible demeurera, montrant la voie inverse de celle de notre esclavage et dont, à défaut de la parcourir, la contemplation procure à l’homme l’unique faveur qu’il sache mériter :

suspendre la marche, retenir l’impulsion qui l’astreint à obturer l’une après l’autre les fissures ouvertes au mur de la nécessité et à

parachever son oeuvre en même temps qu'il clôt sa prison ; cette faveur que toute société convoite, quels que soient ses croyances, son régime politique et son niveau de civilisation ; où elle place son loisir, son plaisir, son repos et sa liberté ; chance, vitale pour la vie, de se déprendre et qui consiste – adieu sauvages ! adieu voyages !

– pendant les brefs intervalles où notre espèce supporte d'interrompre son labeur de ruche, à saisir l'essence de ce qu'elle fut et continue d'être, en deçà de la pensée et au delà de la société : dans la contemplation d'un minéral plus beau que toutes nos oeuvres ; dans le parfum, plus savant que nos livres, respiré au creux d'un lis ; ou dans le clin d'oeil alourdi de patience, de sérénité et de pardon réciproque, qu'une entente involontaire permet parfois d'échanger avec un chat. »

est la fin de « Triste tropiques de Claude Levi-Strauss, qu'elle a recopié avec une légère modification.

« Pour moi aussi, l'Amour est un mot qui ne désigne rien de réel. Il y a deux prodigieuses occupations qui s'offrent à nous : Le sexe et l'amitié. »

est clairement inspiré de :

« Si ce que je viens d'écrire contient une parcelle de vérité, alors je suis d'accord avec ceux qui pensent que le plaisir sexuel et l'imaginaire amoureux sont deux choses différentes qui n'ont pas de raison *a priori* de dépendre l'une de l'autre.

Malheureusement, l’être biologique qui nous gratifie sexuellement et que l’on tient à conserver exclusivement de façon à « réenforcer » notre gratification par sa « possession », coïncide généralement avec celui qui est à l’origine de l’imaginaire heureux. L’amoureux est un artiste qui ne peut plus se passer de son modèle, un artiste qui se réjouit tant de son œuvre qu’il veut conserver la matière qui l’a engendrée. Supprimer l’œuvre, il ne reste plus qu’un homme et une femme, supprimer ceux-là, il n’y a plus d’œuvre. (...)

Tout homme qui, ne serait-ce que parfois le soir en s’endormant, a tenté de pénétrer l’obscurité de son inconscient, sait qu’il a vécu pour lui-même. Ceux qui ne peuvent trouver leur plaisir dans le monde de la dominance et qui, drogués, poètes ou psychotiques, appareillent pour celui de l’imaginaire, font encore la même chose. (...)

Déçus ? Bien sûr vous l’êtes. Entendre parler de l’Amour comme je viens de le faire a quelque chose de révoltant. Mais cela vous rassure en raison même de la différence. Car vous, vous savez que l’esprit transcende la matière.

Vous savez que c’est l’amour particulier, comme l’amour universel, qui transportent l’homme au-dessus de lui-même.

L’amour qui lui fait accepter parfois le sacrifice de sa vie. « Parrroles, Parroles, Parroles », chuchote Dalida avec cet accent si profondément humain qu’il touche au plus profond du cœur les foules du monde libre.

Vous savez, vous, que ce ne sont pas que des mots, que ce qui a fait la gloire des générations qui nous ont précédés, sont des valeurs éternelles, grâce auxquelles nous avons abouti à la civilisation industrielle, aux tortures, aux guerres d'extermination, à la déstructuration de la biosphère, à la robotisation de l'homme et aux grands ensembles.

Ce ne sont pas les jeunes générations évidemment qui peuvent être rendues responsables d'une telle réussite.

La violence n'a jamais conduit à rien, si ce n'est à la révolution, à la Terreur, aux guerres de Vendée et aux droits de l'Homme et du Citoyen. Sans doute, il y a des bombes à billes, au napalm, les défoliants, les cadences dans les usines, les appariteurs musclés, mais tout cela (pour ne citer qu'eux) n'existe que pour apprendre à apprécier le monde libre à ceux qui ne savent pas ce qu'est la liberté et la civilisation judéo-chrétienne.

Conservons la vie, ce bien suprême, pénalisons l'avortement, la contraception, la pornographie (qui n'est pas l'érotisme, comme chacun sait) et favorisons, au nom de la patrie, les industries d'armement, la vente à l'étranger des tanks et des avions de combat, qui n'ont jamais fait de mal à personne puisque ce sont les militaires qui les utilisent. (...)

J'ai compris que ce que l'on nomme amour pouvait n'être que le cri prolongé du prisonnier que l'on mène au supplice, conscient de

l'absurdité de son innocence ; *ce cri désespéré, appelant l'autre à l'aide et auquel aucun écho ne répond jamais.* Le cri du Christ en croix : « *Eli, Eli, lamma sabacthani »* « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? ».

Il n'y avait là, pour lui répondre, que le Dieu de l'élite et du sanhédrin. Le Dieu des plus forts.

C'est sans doute pourquoi on peut envier ceux qui n'ont pas l'occasion de pousser un tel cri, les riches, les nantis, les tout-contents d'eux-mêmes, les fiers-à-bras-du-mérite, les héros de l'effort récompensé, les faites-donc-comme-moi, les j'estime-que, les il-est évident que, les sublimateurs, les certains, les justes. Ceux-là n'appellent jamais à l'aide, ils se contentent de chercher des « appuis » pour leur promotion sociale.

Car ; depuis l'enfance, on leur a dit que seule cette dernière était capable d'assurer leur bonheur. Ils n'ont pas le temps d'aimer, trop occupés qu'ils sont à gravir les échelons de leur échelle hiérarchique. Mais ils conseillent fortement aux autres l'utilisation de cette « valeur » la plus « haute » dont ils s'affirment d'ailleurs pétris.

Pour les autres, l'amour commence avec le vagissement du nouveau-né lorsque, quittant brutalement la poche des eaux maternelle, il sent tout à coup sur sa nuque tomber le vent froid du monde et qu'il commence à respirer, seul, tout seul, pour lui-même, jusqu'à la mort. Heureux celui que le bouche à bouche parfois vient assister.

— Narcisse, tu connais ?»

d’Éloge de la fuite " par Henri Laborit.

Il semblerait donc que le chercheur Henri Laborit, soit un de ses gourou « bokononiste » mais comme elles n’ont pas vécus à la même époque, cela présente une incohérence logique, même si nous sommes dans un récit de science-fiction.

« C’est l’homme qui a peur, sinon, il n’y a rien. » se traduit en Code Morse international par :

_·_· ·____· · ··· _ ·_·· ·____· ···· ___ __ __ · __·_ ··_ ·· ·_ ·__· · ··_ ·_· _
_··__ ··· ·· _· ___ _· __··__ ·· ·_·· _· ·____· _·__ ·_ ·_· ·· · _· ·_·_·_ .

Si vous essayez de repérer ce message parmi la voie lactée, n’oubliez pas que si vous clignez des yeux, une lumière correspondant à une impulsions courte ou longue n’est peut-être que le reflet d’un réverbère sur une larme au coin de votre œil.

L’auteur a pris le soin d’introduire une faute d'orthographe dans le sous-titre de son roman et nous invitons le lecteur à la découvrir. (Attention, il y a un piège...)